

Jean Bollack

## La poésie d'Archiloque

Chez le poète Archiloque, le « dialogue avec l'âme », que d'autres avaient déjà écrit<sup>1</sup>, est un dialogue avec son « cœur », ou avec le souffle, « *thumos* », qui rythme les mouvements vitaux de l'organisme<sup>2</sup>. Au commencement, les sentiments sont livrés au tumulte, au tohu-bohu de l'âme. Les ordres de la vie vont se différencier à la lumière du vers.

*Cœur, ô toi, mon cœur, tu es remué par des chagrins désespérés.  
Redresse-toi. Défends-toi contre tes adversaires, lançant ta poitrine  
Contre eux, tiens-toi droit devant les embûches de l'ennemi !  
Tu seras en sécurité. Ne fête pas tes victoires en public,  
Ni non plus, quand tu es vaincu, ne te jette à terre dans ta maison pour  
gémir.  
Réjouis-tois de tes joies, et ne te révolte pas trop  
Contre tes malheurs. Connais le mouvement qui  
tient les hommes<sup>3</sup>.*

Le premier pas d'une analyse, qui doit permettre de se trouver soi-même, concerne l'existence brute. Il y a d'abord lieu d'être, donc de se défendre et de survivre. La réalité, ce sont les faits d'armes, puisqu'on a ce métier de la guerre. On n'a pas toujours l'ennemi devant soi. Face à lui, la règle est simple : il faut tenir son rang, et se battre en offrant sa poitrine.

À d'autres moments, l'ennemi se cache. L'embuscade est partout (v. 3). Le mal n'est pas là, mais la menace n'est pas moins terrifiante. On se tiendra prêt ; ce n'est qu'ainsi, en défiant l'absent, qu'on se garde et que l'on vit tranquille. Le *vivere periculosamente* n'est pas le fait d'un choix, il s'impose de lui-même. La distinction entre la présence et l'absence organise les aspects de la réalité, virtuelle ou actuelle, toujours dure.

Il faudra aussi affronter les siens. Ce sont les autres, dans le domaine de la vie ordinaire et des relations sociales. Ce n'est plus la guerre ; on est entre amis. La règle en tout cas est imposée par eux, que l'on aille bien ou mal ; ils n'autorisent ni que l'on s'aban-

1. Voir Bernard Matthieu, « Le dialogue d'un homme avec son âme dans l'Égypte ancienne », dans le volume *Poésie* de la revue *Dédale* [11 et 12], Paris 2000, pp. 409-425.

2. Aristote, dans la *Politique* (VII, 7, 1328a1sq.) fait une référence à Archiloque pour montrer que l'affect est lié à l'amour, et donc que la violence s'exprime plutôt contre des parents que devant l'ennemi. Il cite une partie d'un vers qui n'entre pas dans l'ensemble étudié ici, clôturé sur lui-même. Mais comme le texte d'Aristote se réfère à « un dialogue avec l'âme » – siège des passions (un autre fragment peut-être, sûrement un autre contexte), on a réuni abusivement les deux témoignages (118 et 119 chez Lasserre-Bonnard, dans Archiloque, *Fragments*, Coll. des Univ. de France, Paris 1958 ; G. Tarditi, Rome 1968, fr. 105 et 106 (128 et 129 West) ; on suivait une suggestion de Jacobs).

3. Fr. 128 dans l'édition de M. L. West, *Iambi et Elegi Graeci*, vol. I, Oxford 1971 [2<sup>e</sup> éd., 1989] ; du même auteur : *Studies in Greek Elegy and Iambus*, Berlin et New York 1974, p. 131, et des discussions imprégnées de scepticisme sur les difficultés du texte transmis aux vers 2 et 3). La traduction donnée ici repose sur la leçon *ana de* au vers 2 (Liebel, pour *anadeu* dans Stobée, qu'il y a lieu de considérer) ; le génitif *dusmeneôn* est pris comme complément de *alexeu*. Au vers 3, j'ai accepté le sens d'« embûches », consigné par le lexicographe Hésychius, qui n'est peut-être pas « out of place », toutes situations considérées.

donne ni que l'on publie son état, ni l'un ni l'autre. Est-on victorieux, et tenté de triompher, on sera contraint de se faire violence ; et, dans le malheur, il faudra inversement montrer qu'on sait l'endurer. Si l'homme est naturellement poussé à exprimer des sentiments excessifs, la société le lui interdit.

On sera ainsi conduit à trouver son chemin dans une forme de repli sur soi et d'intériorisation. Le bien existe, et le mal aussi. Dans un cas, l'homme se dira que le bien est ce qu'il est, à savoir une simple absence du mal et donc vraiment un bien ; quand la douleur le presse, il en mesure la force et en diminue l'emprise. C'est envisager la vie dans les stades de son développement. On s'interroge à la fin sur « la nature humaine » et l'on comprend la relation toute physique que les états contraires entretiennent entre eux. Se dégage, à la lumière de cette instance cognitive, la forme, appelée *rhusmos*, « scansion », que revêt un dynamisme ondulatoire<sup>1</sup>. L'alternance des mouvements imprime une structure au flux de la matière. Elle fait la vie de l'homme, le contient ou l'assemble dans sa dualité.

L'action prime toujours, pour le roi, pour le prêtre ou pour le paysan ; elle limite et dépasse en même temps les fonctions. La relation avec les autres membres de la communauté, que chacun défend à sa manière, se pose globalement ; il s'agit bien des réactions organiques du corps social entier. Ainsi, à un dernier niveau, le rapport à soi se rattache au premier : la réflexion en effet s'appuie, non sans prendre un détour, sur des limitations successives ; elle redéfinit le possible et débouche logiquement sur une évaluation générale et valorise à la fin l'acte de la connaissance, finalité implicite de la vie.

La distinction de trois domaines permet de poser les conditions de la survie physique dans le cadre d'une existence personnelle ; elles sont confrontées aux limites imposées par les règles de la vie sociale. Le soi se retrouve à nouveau à la fin, seul avec lui-même dans la découverte et la définition des valeurs positives.

\* \*  
\*

Michel Deguy<sup>2</sup> fait de ce texte un usage emblématique. Ce ne sont partout et toujours que « techniques » de l'écriture, ce qui amène l'auteur à dire avec une apparente légitimité qu'il est question à la fin de métrique ou musique : Archiloque ne se demanderait-il pas comment le rythme (dans le sens actuel du terme) instruit et conduit, plus nobles que les hommes, les « anthropes » ? Le rythme fait le sens et vice versa le sens fait le rythme.

Le vers et sa mesure ne sont pas considérés : les tétramètres trochaïques du poème. Deguy les lit autrement, en français comme il dit, comme s'il n'y avait pas de mètre. Tout aussi librement, il ajoute une syllabe, lisant hors contexte un pluriel dans le dernier vers du fragment, un « reconnaissez », au lieu du singulier « reconnais » imposé par le dialogue avec soi-même ; il choisit la graphie *rhuthmos*, plus près de « rythme », plus

---

1. Nous avons dans ce texte la première occurrence connue du mot « rythme ».

2. Dans sa contribution au même volume de la revue *Dédale*, cité ci-dessus, n. 1, pp. 239-241.

sacrée, au lieu de *rhusmos* chez Archiloque, sans égard à la valeur sémantique. La forme particulière d'un mouvement physique continu que dit le mot grec a disparu, et c'est dommage.

La démarche consiste à détacher un fragment dans la littérature universelle, comme s'il n'était pas l'élément d'un ensemble, pourtant charpenté. Une virtualité de sens peut alors être mise en rapport avec une chose quelconque et inattendue ; elle sera par définition plus vraie ou plus profonde. On ne cesse pas d'interroger l'inconnu, mais aux seules fins de consolider le principe de la supériorité de l'indécidable, pour le fabriquer comme on peut, avec les moyens du bord. Ce qui pouvait avoir été ne parle qu'en restant inatteignable. La composition littéraire ne compte pas puisque la littérature est lointaine par définition, et qu'elle est reversée dans le gouffre d'une origine, avec l'auteur, le sujet, la forme, dans le même sac, sans parler de la réflexion imprimée à une écriture.

Deguy, poète, a le droit de dédaigner le « savoir, par exemple philologique, venu d'ailleurs ». Il explique que « la pensée... *s'inspire*, d'une sorte de traduction non savante » – par une « définition donatrice ». La « grammaire », qui n'est ni celle de Joyce ni celle de Mallarmé, mais d'Archiloque, a quelque chose de contraignant. Sa précision même la condamne. Pourtant Deguy, tout poète qu'il est, s'engage sur un chemin qui ne reste pas moins tracé – prétracé – par un résidu égaré. Une attente éloigne du poète ancien la critique moderne quand il se demande ce que signifie : « le rythme peut tenir les hommes ». Rien d'étonnant puisque le mot de « rythme » n'a guère à voir avec la musique ; il appartient à une autre réalité que « tenir » ou « contenir » auquel il est associé. La construction d'Archiloque est donc évacuée.

Mais pourquoi l'avoir choisi, malheureux pourvoyeur d'une matière mouvante et incertaine ? Serait-ce parce qu'il est un objet de l'histoire des idées, remontant au septième siècle avant Jésus-Christ, presque aussi ancien qu'Homère, proche d'un indistinct insondable ? Par le refus de la clarté, l'interprétation aspire à reconstituer un préalable quasi dogmatique et libérateur. L'arbitraire de l'opération est considéré comme propre à la matière, érigé en principe. La conscience d'un marasme initial est la condition à laquelle une vérité peut être extraite des mots, s'il n'y a pas déchiffrement du sens ; ils sont appelés à être inintelligibles. Il n'y a pas d'énoncé, seulement des mots en soi ; d'une certaine façon, personne n'a jamais rien *dit*. Pourtant le texte a une autre fonction : il a été composé de telle sorte que le lecteur puisse, en s'en imprégnant, retrouver son sens. Cette pratique supposerait une autre idée de la création artistique ou littéraire.